

SES MAINS. Des mains fripées, déjà, les doigts un peu enflés, la peau sèche et rougie, les ongles ourlés de noir. De la gauche il tient sa tasse tandis que la droite dessine des cercles sur le zinc. Il me demande ce que je fais dans la vie, me pose la question avec une insolence spontanée et joyeuse qui ressemble à sa jeunesse. Je ne réponds pas.

Nous sommes seuls dans le bar minuscule, accoudés au comptoir. Une musique en sourdine accompagne les gestes du serveur qui semblent suivre le rythme sec et rapide. Je ne réponds pas et je n'ai aucune envie d'entamer une quelconque conversation. Je suis entrée là pour me réchauffer et tenter de réfléchir à ce que je vais inventer pour meubler cette journée qui commence de bien étrange façon. De toute manière je ne

saurais répondre, impossible d'évoquer l'homme qui n'était pas dans le train de 8 h 15, pas davantage l'oiseau qui m'attend peut-être, trop intime, trop incertain, je ne suis sûre de rien au fond alors cela n'aurait aucun sens de répondre.

J'entrevois son visage dans la glace, derrière les verres et les bouteilles, je me demande si tout son corps est aussi abîmé que ses mains, la pensée qu'il pourrait l'être me fait mal. Il est vraiment très jeune et sa question me paraît d'autant plus incongrue. En quoi ma vie peut-elle l'intéresser ? Il a un drôle de sourire, me trouve-t-il ridicule ? Le bonnet sans doute, oui le bonnet, l'hiver je le porte toujours, un cadeau. Si je le quittais, mes cheveux blancs le dissuaderaient-ils d'insister ? J'aimerais plaisanter sur mes petites manies, histoire de lui signifier que je ne suis pas dupe, que son sourire en dit long sur l'idée qu'il se fait de moi et que je me moque bien de cette idée.

De cela non plus je ne suis pas sûre.

Deux hommes entrent dans le bar et nous rejoignent au comptoir, deux ouvriers du bâtiment

semble-t-il. J'espère qu'ils vont faire diversion, mais mon voisin insiste. Je n'ai nulle envie de lui être désagréable, ni de m'engager dans une explication de mon silence. La présence des deux hommes m'incite à mettre fin à ce petit jeu. Je cède et le regrette aussitôt, *Ce matin mes habitudes sont chamboulées, alors je tente de m'adapter.*

Il éclate de rire, *Nous avons tous des habitudes, en fait vous ne voulez pas me répondre.*

Je lui souris. Je me vois soudain en spectatrice de la scène, je ne me plais pas. Les deux hommes feignent de nous ignorer, la musique s'arrête, et ce moment suspendu me fait espérer la fin de notre échange.

*Nous avons tous des habitudes*, répète-t-il en se penchant vers moi. Il sent la terre et je regarde ses mains. J'ai envie de lui demander ce qui les met dans cet état, je me contente de boire mon café et de payer. La musique reprend et j'en profite pour sortir. Au moment où je franchis la porte, j'entends une dernière fois, *Les habitudes...* Le mot est prononcé avec insistance, j'imagine la jeunesse effrontée qui rayonne dans

mon dos, je pense aux mains que des travaux martyrisent, à des corps jeunes que la vie broie parfois. J'hésite à me retourner pour lui sourire encore, je renonce.

Le trottoir est gelé. Après quelques pas, je retourne devant l'entrée du Jardin des Plantes, les gardiens se sont peut-être décidés à ouvrir les grilles. La neige recommence à tomber, d'énormes flocons s'écrasent sur mon visage. J'ai oublié mes gants quelque part, dans le bus ou sur le comptoir du café, mais je n'ai aucune intention d'aller les chercher. C'est la première et la dernière fois que je mets les pieds dans cet endroit et dans cette rue où je ne passe jamais. Je me retourne de temps en temps, au cas où quelqu'un essaierait de me rattraper pour me les rendre. Le trottoir est désert, on ne voit que la trace de mes pas qui disparaîtront bientôt sous la neige.

Il est presque l'heure à laquelle j'entre chaque matin dans mon bureau. Tous les autres, qui se succèdent dans le même couloir, sont sans doute dans cette effervescence matinale qui m'insupporte. À quoi bon faire semblant ? J'entends les talons de la jeune

secrétaire qui va et vient entre la machine à café et les étages, elle laisse un parfum de muguet derrière elle, elle a vingt ans tout au plus et sème une jolie pagaille dans les bureaux d'en haut.

Les portes du jardin sont encore fermées. Un gardien s'avance et, comme je m'étonne, il m'explique, *C'est à cause de la neige, en raison des accidents qu'elle pourrait occasionner.* Nous n'y croyons ni l'un ni l'autre. Je m'engage dans la rue Buffon sans trop savoir où aller puisque décidément tout se dérobe. Ce jardin interdit me met en rage. Je le traverse chaque matin et cet empêchement est insupportable même si je ne vais pas à mon bureau aujourd'hui. Je fais demi-tour pour le contempler à nouveau derrière les grilles au lieu de m'abandonner à une vaine colère.

Le ciel pâle fait écho à la blancheur immaculée. Les arbres flottent dans une brume nacrée que la neige tient en suspens. Au loin, de dos, Buffon navigue sur sa stèle comme sur un radeau de fortune. Quelque chose de l'enfance m'envahit soudain, quelque chose de confus, de doux aussi que pourtant je voudrais